



Comme des enfants qui dansent...

Guibert Terlinden, Prêtre à l'aumônerie catholique et au Carrefour spirituel pluraliste des Cliniques universitaires Saint-Luc à Bruxelles (Université catholique de Louvain).

À mesure que le thème du Congrès s'invitait à ma table intérieure, un souvenir s'est imposé au travers des méandres de ma mémoire affective, intellectuelle et croyante, à la manière d'un impératif. Ce souvenir consiste en une photo du quotidien belge *Le Soir* qui m'a littéralement sauté à la figure en 2005, laissant en moi une trace profonde. Je me suis en quelque sorte laissé choisir par elle, pour sa valeur métaphorique, à l'image de ces situations cliniques et humaines qui nous ont tous et toutes modifiés en profondeur.

La photo nous transporte au Rwanda, dans une de ces modestes églises devenue mémorial après le génocide de 1994, l'église de Ntarama. Toute une population avait cru y trouver refuge mais y a été massacrée avec la sauvagerie que vous savez. Là comme souvent, la mort et le spirituel se sont trouvés étroitement mêlés à l'énigme de l'existence humaine, de l'existence *en tant* qu'humaine, avec sa part de violence, de mémoire et d'oubli. Pour nous tous, la question cruciale et crucifiante n'est-elle pas de savoir ce qui fait que l'on demeure humain², tant pour soi-même qu'envers autrui, en particulier en ces moments d'épreuve où tout se trouve mis sens dessus dessous ?

Au mur de cette église, un Chemin de Croix. Il s'y trouvait donc au moment du génocide, figurant la mémoire de la passion du Christ³ et à travers elle, plus largement, la mémoire des souffrances des hommes dans le monde, et donc de Dieu ; la mémoire aussi, tant de la violence dont les hommes sont capables, que de leur « courage d'être »⁴. C'est précisément au nom de cette mémoire vive

que des hommes et des femmes avaient cru trouver refuge en ce lieu, selon une tradition millénaire d'hospitalité qui demeure l'âme de nos services de soins palliatifs. Tout un imaginaire a donc été emporté, laminé dans la descente au grand abîme, tout comme ce le fut soixante ans plus tôt dans l'Allemagne nazie, pourtant héritière de la culture la plus raffinée et humaniste que l'Occident ait jamais connu. Sommes-nous davantage préparés, nous qui prétendons placer « l'Homme au cœur des soins » ? Avec humilité, il faut bien reconnaître que l'offre d'hospitalité est fort vulnérable et peut être contaminée par des impératifs sur lesquels nous n'avons que peu de prise⁵.

À l'avant-plan de la photo, on reconnaît l'ancien autel de l'église qui est justement le symbole par excellence de la non-exclusion, de la fraternité universelle. La question du Christ est largement ouverte à qui passe en ce lieu : « De qui acceptes-tu de te faire le prochain ? Qui est ton frère, ta sœur en humanité ? Jusqu'où es-tu disposé à donner de toi pour sa dignité, pour sa liberté ? ».

La réponse est cinglante. D'une part, ont été posés sur cet autel des crânes d'humains assassinés dans cette église parce que d'autres humains ont un jour jugé leur dignité moindre que la leur. D'autre part, une Bible grande ouverte, usée à mort, est comme jetée là, muette, signe devenu désormais incompréhensible, indéchiffrable. Dieu s'est laissé déloger du monde. La communauté a été dispersée. C'est comme si la mémoire collective était désormais non seulement muette mais inefficace, hors du réel humain.

Enfin, au milieu de ce chaos et si provoquant, un enfant danse sur l'autel, apparemment indifférent à tout ce qui est évoqué là. Cet enfant joyeux est certes tout l'avenir du monde, c'est le miracle de la vie renaissante qui fait un pied de nez aux malheurs du temps passé et s' imagine

1. G. Terlinden est également l'auteur de *J'ai rencontré des vivants. Ouverture au spirituel dans le temps de la maladie*. Namur-Paris, Fidélité, 2006 (préface de Danièle Deschamps). Voir aussi

site internet : www.uclouvain.be/viespirituelle-bxl

2. Je dois cette expression à une patiente dite « Alzheimer » : « Dis, Guibert, quand donc est-on le plus soi-même ? » Puis, après un long silence : « C'est une question cruciale ! »

3. De lui, on dira alors « voici l'Homme » : *Ecce Homo*, si proche du titre de ce Congrès. Mais l'Homme, ça n'existe pas : c'est chaque humain en particulier, en son histoire singulière.

4. Expression que je reprends au pasteur protestant Paul Tillich, titre de son ouvrage paru en 1952 [1].

Terlinden G. Comme des enfants qui dansent... Med Pal 2007; 6: 211-214.

NDLR : Ce texte reprend une présentation faite lors de la séance plénière 3 « Place du spirituel dans les soins » du 13^e Congrès de la SFAP (Grenoble - 14 au 16 juin 2007).

Rédigé trois mois avant la table ronde, en raison d'un impératif de délais de publication, ce texte ne saurait évidemment tenir compte de ce qui se sera élaboré dans la parole échangée au cours de ce Congrès.

5. Impératifs économiques ou de rentabilité. Délégation de la prise en charge de la mort à des unités « spécialisées », laissant aux autres la possibilité de poursuivre dans la logique médico-technique sans limites. Idée qu'entre progrès technique et progrès moral, il y a continuité automatique. « Respect » des convictions plurielles, mais comme si toutes les voies d'accès à l'humain s'équivalaient...

Adresse pour la correspondance :

Guibert Terlinden¹, Cliniques universitaires Saint-Luc, 10, avenue Hippocrate, 1200 Bruxelles, Belgique.

www.uclouvain.be/viespirituelle-bxl

e-mail : Guibert.Terlinden@clin.ucl.ac.be

pouvoir tout recommencer à partir de zéro. Mais en même temps, j'ai perçu cet enfant extraordinairement seul, infiniment démuné. De quelle mémoire vivra-t-il ? En quelles racines trouvera-t-il demain sève et force d'enracinement pour tenir bon ? Auprès de qui trouvera-t-il appui ? Qui viendra l'initier à son difficile métier d'humain ?

L'intention de ce Congrès de vouloir placer l'Homme au cœur des soins est louable. Mais qu'est-ce que l'Homme

si, pour reprendre une expression de Hannah Arendt, c'est « désormais l'humanité (qui) ne va plus de soi » ? [2]

La question qui me préoccupe est celle-ci. Avec le théologien

A. Gesché [3], il m'est devenu évident qu'on ne saurait « commencer » dans l'existence, et dès lors y tenir bon – y compris dans la bonté, si l'on n'a pas d'abord été « initié », baigné de langage, introduit dans la symbolisation. À la différence de l'animal, l'humain n'est pas préprogrammé. Il n'entre en humanité que parce que d'autres lui ont parlé et l'ont ainsi conduit plus loin, plus profond que la pure facticité de ses besoins élémentaires. « Là où il n'y a pas de langue maternelle, il n'y a rien d'autre, même pas soi-même. » [4]. Appartenir à une tradition philosophique ou religieuse, non pas comme on porte un manteau extérieur à soi mais comme chemin d'humanisation, c'est, dit Paul Ricœur, « appartenir à une langue et c'est admettre à la fois que cette langue, c'est ma langue et que je n'ai d'abord pas d'autre accès au langage que cette langue » [5].

« Le problème de la vie, ajoute Gesché, n'est peut-être pas autre chose que de savoir interroger ces réponses (...). Elles sont là pour nous interroger. Et dans le même temps, elles rendent possibles les questions : elles sont là pour être interrogées. Les grandes réponses sont des questions qui interrogent et qu'on interroge. » J'en fais bien souvent l'expérience lors de mes rencontres en hôpital : par le seul fait de ma présence, s'ouvre pour le patient tout un champ de son humanité dont il ne savait même plus l'existence tant la médecine avait tout saturé de son sens, technique, rationaliste. « Je ne savais pas ce qui me manquait, m'a un jour dit une jeune maman au chevet de son enfant. C'est quand vous êtes venu que je l'ai su. » Des médecins et des soignants, même stagiaires, occupent très régulièrement cette place, souvent avec grande délicatesse. Un mot, un geste peuvent suffire. Ce n'est pas d'abord une question de temps. De confiance peut-être ? Oser se « prêter » à cela qui sert la vie ?

Qu'en sera-t-il dans l'avenir ? Après le grand désenchantement des convictions religieuses et philosophiques au cours du xx^e siècle, puis leur effacement de l'espace public et la véritable haine qu'éprouvent certains de nos contemporains à l'égard du religieux, je pressens que nos patients de demain ressembleront à s'y méprendre à cet

enfant de l'église de Ntarama. Les vieux patients que nous accompagnons aujourd'hui dans nos unités de Soins palliatifs ont encore connu des bribes de l'ancien monde religieux. Nos contemporains, eux, ils sont (nous sommes) pour la plupart dans le bricolage à partir d'éléments épars pas toujours très consistants ni libérants. C'est parfois solitude et grande misère symbolique. Ce le sera plus encore, je le crains.

Dès lors que nos grandes traditions spirituelles sont en panne de transmission [6], qu'elles soient philosophiques, religieuses ou humanistes laïques, leur héritage est offert, à l'image de la vieille Bible de Ntarama, mais il est devenu muet ou indéchiffrable. Il me paraît qu'il y a urgence de retrouver à les habiter nouvellement, pour qu'ils redeviennent lisibles, vivants, parlant, bon à « manger » comme un rouleau de miel (Ez 3,3). Les premiers bénéficiaires en seront ceux qui traversent l'épreuve et n'osent plus ouvrir le livre trop indéchiffrable de leur vie personnelle ou n'y voient plus de lueur d'espoir, de confiance en leurs capacités de choix. Faute de telles relectures inscrites dans le temps présent, les seules réponses aux grandes interrogations qui accompagnent le temps de la fragilité et du mourir demeureront celles d'une médecine qui peut *tout* : soit en termes d'un agir qui dépasse parfois toute limite (voyez dans quel état d'épuisement nous arrivent des patients après des années de traitements lourds), soit en termes de couverture anxiolytique qui coupe le sujet de lui-même et des autres, soit en termes d'euthanasie comme maîtrise désespérée et désespérante de la fin de vie.

N'allez pas penser que je me place au-dessus de la mêlée : je suis comme vous et avec mes contemporains dans le même travail de mise au monde. Si j'en parle aujourd'hui, c'est que j'ai aussi acquis la conviction que nul ne s'en sortira seul ou, pour le dire plus positivement, que nous avons la responsabilité de contribuer ensemble à construire un savoir social autour de la vie et de la mort, un savoir spirituel qui, demain, servira à tous. Il s'agit véritablement d'une exigence *professionnelle*, quelles que soient nos origines professionnelles ou philosophiques.

Ce sont les plus jeunes de nos patients qui m'ont alerté et donné à penser en ce sens.

Tel ce jeune de 18 ans, traité pour une leucémie à mauvais pronostic, que j'ai vu accaparé, des heures durant, par la vie et la mort virtuelle de ses jeux vidéo. Lorsque je le visitais, il jouait sur son portable et me disait : « excuse-moi, mais si j'arrête de jouer, je vais mourir ». J'ai fini, exaspéré, par lui demander de m'expliquer son jeu, lequel est devenu peu à peu entre nous la métaphore du lien social et solidaire sans lequel on meurt... Il a privilégié le soutien offert par une jeune femme d'une association d'aide aux jeunes hospitalisés qui venait le

Je ne savais pas ce qui me manquait.

distraire, dans tous les sens de ce mot, tant et si bien qu'il n'y a pas eu beaucoup de place pour autre chose que cette légèreté puisque la mort virtuelle a fini par le rattraper dans le réel... Cette légèreté n'était cependant pas sans grandeur, de même que la superbe présence familiale, amicale et soignante à son chevet.

Quant à son plus jeune frère de 16 ans – selon ses termes : « à la masse » – il m'a exprimé combien ce qu'il ressent depuis cette mort n'est pas de la colère ; c'est plutôt un immense vide qui s'est créé en lui, un vide qu'il cherchait à combler au plus vite, faute de quoi il allait « péter un câble ». Pas trace de colère non plus chez les amis de ce jeune décédé, malgré les perches tendues. Plutôt une sorte d'effondrement psychique, d'implosion. Ce n'est pourtant pas faute de tiers à qui ils ont pu adresser leur désarroi ou sur qui faire reposer leur questionnement. Que dire de ceux qui ne peuvent bénéficier d'une telle présence ?

Je songe également à ces jeunes infirmières qui m'ont partagé leur enthousiasme au moment de s'engager dans leur si précieuse profession mais que j'ai retrouvées épuisées psychiquement en quelques mois à peine, malgré le soutien de groupes de paroles « psy ». Nous pourrions multiplier les exemples, comme ces jeunes de nos universités qui cherchent à s'éclater dans une ivresse la plus forte et la plus rapide possible, jusqu'à sauter hors d'une réalité devenue trop angoissante faute de pouvoir être déchiffrée en étant nommée. Deux en sont morts au sein de mon université [7]⁶.

Un exemple encore, celui de ces jeunes mères souhaitant que l'interruption médicale de grossesse, qu'elles ont sollicitée, ne soit guère plus qu'un acte médico-technique, rapide, froid, efficace, comme s'il leur était impossible de symboliser. Les bien nommées sages-femmes ne l'entendent heureusement pas de cette oreille et offrent toujours un accompagnement spirituel. Un jour, par désespoir devant le mutisme d'une de ces mamans, j'avais offert à celle-ci un rameau de buis restant de la Semaine sainte toute proche et lui avais suggéré de le planter en terre. Quelle ne fut pas ma surprise de la voir venir à moi des années plus tard lors d'un colloque pour m'annoncer, toute lumineuse, que « mon » buis était florissant ! De toute évidence quelque chose avait « pris » dans sa vie, illustrant à merveille ce que Danièle Deschamps appelle du « bouturage de symbolisation »...

Mais que se passe-t-il là ?

6. Ces conduites à risque ont pour nom : la *binge drinking*, *binge* signifiant bombe. « On est ici, une fois encore, devant d'authentiques souffrances chez des jeunes, sans doute plus fragiles au départ, qui cherchent à se dégager d'un univers social qui les écrase, pour exister autrement. »

C'est un autre adolescent qui m'a fait progresser dans ma réflexion. Il avait annoncé qu'il désirait me rencontrer seul, mais voici qu'il arrive avec un de ses potes, un patient maghrébin portant une croix autour du cou, et un éducateur. Il est habillé tout de noir, y compris les lunettes et gants qu'il n'ôtera pas. C'est bizarrement le pote qui prend la parole et se met à expliquer que son ami « a la haine en lui », que cette haine « l'emprisonne » et que, je cite, « nous voudrions comprendre ». Ils avaient tapé ensemble le mot « haine » sur *Google*, ce qui les a conduits de fil en aiguille jusqu'à l'aumônier d'hôpital que je suis, en passant par les liens « envoûtement, diable, exorcisme, prière, catholique, prêtre... ».

Ils m'ont ému aux entrailles, ces deux enfants qui « dansaient » pauvres et si solitaires sur l'autel de la vie, entre un héritage devenu indéchiffrable et la mort psychique menaçant leur identité de sujet. Avec eux, j'ai éprouvé le sentiment très vif de me trouver dans un théâtre grec, avec la répartition classique des rôles : l'un était *pris dans le drame*, vivait la tragédie dans toute l'expression de son corps divisé, d'un corps qui n'était que cris inchoatifs, indignation ; l'autre jouait le rôle des chœurs *questionnant les dieux* ou le destin quant à l'énigme de ce malheur innommable (sans nom). Que diable sont-ils venus demander au figurant du spirituel à quoi n'ont pu satisfaire ni l'éducateur échoué à leur côté, ni les « psy » témoins de l'intrapsychique ? La question est ouverte.

Je me risquerais à deux suggestions.

Je pense, en premier lieu, qu'ils sont venus chercher appui sur ce que j'appellerais « une certaine consistance », sur un témoin de leur puissance d'être et de leur dignité.

Un jeune papa qui avait perdu son enfant aux urgences m'a rapporté que ce qui l'a empêché de devenir fou, ce n'est pas le psy, par ailleurs exceptionnel, ce ne sont pas les belles paroles, c'est d'avoir trouvé auprès de lui « quelqu'un qui tienne ». On touche là, je crois, au cœur du cœur du spirituel, de l'être si vous préférez. Des soignants, des femmes de ménage, des proches ou même des voisins de chambre exercent parfois cette mission extraordinaire d'offrir à autrui désesparé l'appui de leur consistance avec comme fruit incontestable que cet autrui s'en trouve restauré, relancé dans son courage d'être. « Chaque personne est belle, si dévastée soit-elle », suggérait une lumineuse stagiaire infirmière de première année, « Il y a en chacune quelque chose de fort. » Ce que Paul Tillich évoquait jadis du caractère paradoxal de la prière, je l'appliquerais volontiers à ce qui se joue dans la demande d'aide spirituelle : elle « consiste à dire "tu" à quelqu'un qui est plus près du "moi" que le moi l'est de lui-même » [1].

**Quelque chose
avait « pris »
dans sa vie.**

En second lieu, cette génération née dans le virtuel et le vide de symbolisation, ne viendrait-elle pas nous dire aussi combien elle a besoin de mots, de récits, d'histoires, de langues maternelles sur lesquels prendre appui afin de se construire en son humanité ? Nous sommes les héritiers de générations qui ont coupé résolument d'avec les grands mouvements collectifs ou religieux et ont opté pour un pôle éminemment subjectif : l'accent est mis sur soi, sur l'individu avec son caractère unique, son ipséité. Ce qu'on appelait *providence* est devenu superstition et *immortalité*, quelque chose d'imaginaire. J'ai cependant la conviction que, par-delà cette rupture symbolique majeure⁷ et le risque qu'elle conduise certains au désespoir du rien, ces jeunes viennent nous dire que la puissance des symboles hérités peut encore les éveiller au meilleur d'eux-mêmes. À une condition, cependant : que ce ne soient plus des réponses toutes faites qui viendraient annuler le questionnement avant même qu'il naisse, mais des réponses qui les interrogent et qu'ils pourront interroger avant de prendre leur propre envol. Ne serait-ce pas un véritable scandale de les en priver ? C'est particulièrement évident aux grands moments de traversée auxquels l'existence ne manquera pas de les confronter.

Je conclurai en formulant l'hypothèse qu'il nous faudra fournir un travail majeur pour accueillir les prochaines générations dans une hospitalité autre que techni-

7. Pour les familiers de l'Évangile, cette rupture instauratrice n'est-elle pas déjà signifiée voici bien longtemps par l'image du « voile du Sanctuaire qui se déchire en deux, de haut en bas » (Mc 15,30 et par.) à l'instant où meurt « le Fils de l'humain », celui qui a conduit l'humain le plus loin qu'il fût possible, à la fois pleinement sujet de son histoire et inscrit dans l'héritage de sa langue maternelle, sans que rien ne soit pris à l'autre. À déchiffrer encore et toujours.

8. Je ne parle pas seulement ici des textes chrétiens. L'enjeu est commun : que les humains trouvent des chemins sur lesquels trouver vie et humanité, sur lesquels s'accomplir. Si ces textes « épuisent la terre » (cfr Luc 13, 6-9), nous les « couperons », mais pas avant d'avoir travaillé la terre, de l'avoir arrosée et nourrie. « Peut-être donneront-ils du fruit à l'avenir ? »

cienne. En particulier, il nous faudra fournir un travail fort important sur nos sources⁸. Je voudrais aussi suggérer et attester combien est précieuse la rencontre des personnes malades et des collègues soignants, mais tout autant la rencontre des futurs soignants que sont nos étudiants en stages cliniques. « Nous sommes confiés les uns aux autres incomplets », disait une infirmière chevronnée. C'est bien vrai ! Quel bonheur, n'est-ce pas, grâce à ces rencontres si singulières avec nos patients et étudiants, de travailler nos héritages et de nous relancer dans l'être vers plus de profondeur et d'humanité ? Nous sommes, certes, des enfants danseurs, mais n'avons-nous pas pour mission de construire ensemble et pas à pas, une véritable compétence qui saura bien, le moment venu, ouvrir un espace au spirituel pour les malades rencontrés, parce qu'ils pressentiront que nous l'avons déjà ouvert pour nous-mêmes ?

Références

1. Tillich P. Le courage d'être. New Haven, Yale University Press ; 1952 : 179 (Casterman, 1967 pour la traduction française).
2. Arendt H. La condition de l'homme moderne. Pocket n° 24, 1997.
3. Gesché A. La Foi et le temps XXI, 1991-4 : 302-3.⁹
4. Van Meenen B. Écrit dans les marges d'une prise de parole..., juin 2004 (pro manuscrito).
5. Changeux JP, Ricœur P. La nature et la règle. Paris : Odile Jacob 1998.
6. Lieven B. La définition la plus courte de la religion : interruption. In : Vie consacrée 75, 2003 : 10-36.
7. Renders X. Les bouleversements psychologiques au XXI^e siècle. Congrès international de la FIUC, Universidad Comillas, Madrid, 15-17 mars 2007.

9. Voir aussi ses études très suggestives dans la collection « Dieu pour penser » au Cerf : *Le mal*, 1993, et *L'homme*, 1993.